

# Cours 3

## III. Attitudes positives et négatives

Nous verrons au paragraphe suivant (hypercorrection) les retombées que ces attitudes peuvent avoir sur les pratiques linguistiques. Mais, face à la variation, on rencontre des attitudes de refus ou d'acceptation qui n'ont pas nécessairement d'influence sur la façon dont parlent les locuteurs mais en ont certainement sur la façon dont ils perçoivent le discours des autres.

Lopez Morales [7] a ainsi enquêté sur la perception dans l'île de Puerto Rico d'une prononciation vélarisée du /r/ en espagnol (mais peu importe ici l'objet de l'enquête, il pourrait s'agir de n'importe quel autre fait linguistique). D'une façon générale, 66,6 % des locuteurs interrogés avaient, face à cette prononciation, une attitude négative, et 33,4 % l'acceptaient. Mais cette attitude variait selon l'origine géographique des gens interrogés :

<i>Origine</i>	<i>Attitude positive</i>	<i>Attitude négative</i>
Capitale	29,6	70,4
Est	37,9	62
Nord	38,4	61,6
Centre	42,1	58,3
Ouest	46,3	53,6
Sud	56,8	43,1

Interrogés sur les raisons de leur refus de cette prononciation, les enquêtés donnent cinq types de réponse :

- cette prononciation n'est pas espagnole, c'est un régionalisme (59,9 % des réponses) ;
- elle est typique des zones rurales, c'est une prononciation de paysan (72,4 % des réponses) ;
- c'est une prononciation caractéristique d'un niveau socioculturel peu élevé, elle est vulgaire (35,6 % des réponses) ;
- elle vient d'une déficience anatomique, une membrane (*frenillo* en espagnol) sous la langue (25,6 % des réponses) ;
- elle est laide (7,9 % des réponses).

Comme on voit, on trouve de tout dans ces réponses et cet éventail est tout à fait caractéristique de l'éventail des attitudes linguistiques que l'on rencontre dans la société.

La première explication (« c'est un régionalisme ») repose sur une réalité (la prononciation vélaire du /r/ est typique de Puerto Rico) mais considère de façon implicite qu'il y a ailleurs, hors du pays, une bonne façon de prononcer, différente de la prononciation locale, c'est-à-dire qu'il y a une façon *prestigieuse* de parler l'espagnol, qui ne vélarise pas les /r/, et que le parler local est ici dévalorisé.

La deuxième explication (« c'est une prononciation de paysans ») est typique du mépris social que l'on peut avoir face aux ruraux, mais il faut immédiatement signaler que l'on peut rencontrer le phénomène exactement inverse. Dans des situations dans lesquelles l'urbanisation est vécue comme un danger pour l'identité, on va au contraire valoriser la façon de parler des paysans, comme plus proche de la « vraie » langue. J'ai noté cette réaction dans de nombreux pays d'Afrique : on dit à Bamako (Mali) que le bambara de la capitale n'est pas pur, que le « vrai » bambara se parle à Ségou (une petite ville située à 200 km de Bamako), on dit au Sénégal que le wolof des paysans est plus pur que celui de la ville, trop marqué par le français, etc.

Il en va de même de la troisième explication (« prononciation vulgaire ») qui relève du même type de mépris, non plus face à la différence géographique (ville/campagne) mais face à la différence

sociale.

La quatrième explication (« déficience anatomique ») relève bien sûr du fantasme, mais elle est porteuse de racisme potentiel.

Enfin, la dernière explication (« prononciation laide ») est uniquement affective, mais cette attitude est très répandue tant face aux formes locales de parlers que face aux langues étrangères.

Quant aux gens qui avaient une attitude positive face à cette prononciation, ils s'en expliquaient de deux façons :

- c'est une prononciation typique de Puerto Rico (82,2 % des réponses) ;
- toutes les prononciations sont acceptables.

Ainsi, les locuteurs interrogés se séparent dans leur appréciation de cette prononciation selon un certain nombre de lignes de force. Une première séparation s'opère entre ceux qui défendent la prononciation locale et les autres : nous retrouvons ici le thème de la sécurité et de l'insécurité évoqué plus haut. De la même façon, les locuteurs britanniques ont tendance à refuser la prononciation américaine de l'anglais, c'est-à-dire à considérer leur prononciation comme correcte. Une autre séparation s'opère entre ceux qui considèrent de façon défavorable l'espagnol des paysans ou des ouvriers et ceux qui l'admettent : c'est un autre comportement social caractéristique qui apparaît ici. Dans tous les cas, émerge une idée que nous développerons au chapitre suivant avec Bourdieu, celle de *forme légitime* de la langue. En effet, les comportements que nous venons de décrire sont *à la fois* linguistiques et sociaux : il y a derrière eux des rapports de forces qui s'expriment par des assertions sur la langue mais qui concernent les locuteurs de cette langue. Et, quelles que soient les formes stigmatisées, refusées, classées comme illégitimes (au nom de critères de prestige, de classes sociales, d'anormalité congénitale, etc.), elles le sont par référence à une forme considérée comme légitime. La façon dont s'instaure cette légitimité est, nous le verrons, au centre de la réflexion de Bourdieu.

## IV. L'hypercorrection

Croire qu'il y a une façon prestigieuse de parler sa langue implique, si l'on ne pense pas posséder cette façon de parler, qu'on tente de l'acquérir. On en trouve un bon exemple dans la pièce de théâtre de Bernard Shaw, *Pygmalion* (porté à l'écran sous le titre de *My Fair Lady*). On y voit une jeune marchande de fleurs, Eliza Doolittle, venir chez un professeur de phonétique, Henry Higgins, pour acquérir la façon prestigieuse de parler anglais. Mais ses motivations ne sont pas linguistiques, elles sont sociales : « Je veux être une lady dans une boutique de fleuriste au lieu de vendre au coin de Tottenham Court Road. » L'histoire finira bien, comme on sait, mais Shaw a ici parfaitement transcrit les sentiments linguistiques des Britanniques face à une prononciation fortement dévalorisée, celle des cockneys, qui se caractérise en particulier par l'absence d'aspiration à l'initiale (*airy* et *hairy* par exemple n'étant pas distingués), par certaines variantes dans les diphtongues (*late* par exemple prononcé /lait/, comme *light*, au lieu de /leit/), etc.

Or, ce mouvement tendanciel vers la norme peut engendrer une restitution exagérée des formes prestigieuses : l'*hypercorrection*. Cette tendance s'est souvent manifestée dans la graphie : sur le modèle du latin *noctem*, on a par exemple vu la graphie *nuict* qui croyait restituer le *c* perdu, alors que c'est justement ce /k/ qui s'est palatalisé pour donner le /i/ de *nuit*. Mais elle est surtout manifeste dans la volonté de certains locuteurs d'imiter la forme prestigieuse et « d'en rajouter ». Cette pratique peut correspondre à des stratégies différentes : faire croire que l'on domine la langue légitime ou faire oublier son origine. William Labov cite par exemple le cas des locuteurs du yiddish migrants de première génération qui, en anglais, ne réalisent pas la distinction entre voyelles basses d'arrière arrondies et non arrondies (c'est-à-dire que *cup* et *coffee* sont prononcés avec la même voyelle) : il s'agit là d'une interférence phonétique avec leur première langue. Mais leurs enfants vont tout faire pour éviter cette prononciation : « À la seconde génération, il se produit une réaction contre cette tendance, qui, par hypercorrection, entraîne une exagération de la distinction, de telle sorte que (oh) devient alors haut, tendu et sur-arrondi. »<sup>[8]</sup>.

Cette hypercorrection témoigne bien sûr d'une insécurité linguistique : c'est parce que l'on considère sa façon de parler comme peu prestigieuse que l'on tente d'imiter, de façon exagérée, les formes prestigieuses. Et ce comportement peut en entraîner d'autres qui viennent se greffer sur lui : l'hypercorrection peut être perçue comme ridicule par ceux qui dominent la forme « légitime » et qui vont donc en retour juger de façon dévalorisante ceux qui tentent d'imiter une prononciation valorisée. Cet emboîtement peut se poursuivre à l'infini ou presque, et nous montre l'ancrage social profond des attitudes linguistiques. Jetant un regard de sociologue sur le phénomène, Pierre Bourdieu écrit : « L'hypercorrection petite-bourgeoise qui trouve ses modèles et ses instruments de correction auprès des arbitres les plus consacrés de l'usage légitime, académiciens, grammairiens, professeurs, se définit dans la relation subjective et objective à la “vulgarité” populaire et à la “distinction” bourgeoise », et il ajoute un peu plus loin qu'en retour « l'évitement conscient ou inconscient des marques les plus visibles de la tension et de la contention linguistiques des petits-bourgeois (par exemple, en français, le passé simple qui “fait vieil instituteur”) peut porter les bourgeois ou les intellectuels vers l'hypocorrection contrôlée qui associe le relâchement assuré et l'ignorance souveraine des règles pointilleuses à l'exhibition d'aisance sur les terrains les plus périlleux »<sup>[9]</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'hypercorrection et l'hypocorrection sont des *stratégies* qui se laissent lire dans le discours mais qui ont une fonction autre, une fonction sociale. Les enjeux de l'acquisition de telle ou telle forme linguistique, du contrôle de telle ou telle prononciation, ne sont linguistiques qu'en apparence : la compétence qui se trouve derrière cette maîtrise linguistique est une compétence sociale, comme les bénéfices que l'on peut en tirer. On voit tout de suite les retombées de cette analyse : l'impossibilité de distinguer, au plan théorique, l'enjeu linguistique de l'enjeu social, et de façon plus générale la difficulté à séparer le social du linguistique dans la théorie comme dans la description.

